

Le Temps

N° 8515, 02-03 mai 2026

LE TEMPS

Par Jill Gasparina

SAMEDI 2 MAI 2026

Culture ENTRE-TEMPS 35



«Edited Memories» (2025) est un film du Français Julien Discrit inspiré de sa visite d'un centre accueillant des malades d'Alzheimer, en Californie. Les soignants utilisent dans leur arsenal thérapeutique des espaces qui reconstituent de toutes pièces la vie matérielle de toutes les années 1950. (Julien Discrit © 2026, ProLitteris, Zurich Courtesy of Town Square The George G. Glenner Center, San Diego, and Galerie Anne-Sarah Bénichou, Paris)

«Cream Pool 12», de Jared Pike. L'artiste américain a créé une série d'images et de vidéos de piscines carrelées qui ont connu un immense succès en ligne. (Jared Pike)

Images

## Une esthétique hypnotisante, entre deux mondes

Aussi captivants qu'inquiétants, les espaces liminaux, nés sur des forums internet, sont devenus viraux au point de conquérir la culture mainstream, du cinéma aux séries. Mais qu'en est-il dans l'art ?

Jill Gasparina

Un hall d'attente d'aéroport aux rangées de sièges bien alignés, le lobby d'un immeuble de bureaux décoré de plantes exotiques de jardinerie, la rampe d'accès en béton d'un musée d'art contemporain baignant dans une lumière glacée, une aire de jeu multicolore posée sur un carré d'herbe synthétique dans un centre commercial abandonné, un passage carrelé de blanc dans les vestiaires d'une piscine, le couloir désert d'un hôtel recouvert d'une moquette géométrique. Voilà quelques exemples d'images répertoriées sur le forum internet Reddit sous la catégorie «espaces liminaux».

Un univers en perpétuelle expansion

Le terme de «liminalité», utilisé à l'origine dans le champ de l'anthropologie, connaît depuis le milieu des années 2010 un regain de popularité en ligne, où il caractérise des images de lieux familiers et inquiétants, abandonnés, souvent vides, et qui semblent flotter entre deux modes d'existence, deux états. Aesthetics Wiki, la bible participative des cultures du web, en rappelle l'étymologie (le mot dérive du latin *limen*, qui signifie «seuil») et précise que l'esthétique de ces espaces «décode des sentiments d'étrangeté, de nostalgie et d'appréhension que les gens

découvrent lorsqu'ils sont confrontés à de tels lieux hors de leur contexte d'origine».

Ce sont les *backrooms* qui en constituent la plus célèbre manifestation. Ces arrière-salles sont à la fois un espace fictif, labyrinthe constitué à l'infini de pièces vides identiques dans lequel on ne peut entrer que par erreur (comme dans un bug de jeu vidéo) et un *lore* très populaire. Ce terme, justement issu du monde du jeu, renvoie à un univers narratif en perpétuelle expansion, produit collectivement en ligne. Il s'apparente davantage aux grandes gestes médiatiques transmis oralement qu'à la forme stable d'un récit écrit.

Comme le rappelle l'historienne de l'art italienne et chercheuse en culture visuelle Valentina Tanni, autrice en 2023 de *Vibes Lore Core*, passionnant ouvrage consacré aux esthétiques du web et récemment traduit en français, ce mythe contemporain apparaît en 2019 après qu'un utilisateur du forum 4chan a reposté une photographie semblant avoir été prise dans des espaces de bureaux abandonnés, baignés dans une dérangeante lumière jaunâtre.

Avant la création d'internet

Le photo fait l'objet d'un commentaire, lui aussi anonyme, qui décrit l'endroit comme un piège hors de la réalité, habité de présences malaisantes. Et qui le baptise: les *backrooms* sont nées. Puis le web s'emballa, l'image devient virale et génère des appropriations en cascade, dont un vaste récit collectif, et même une websérie, publiée en 2022 sur YouTube par un Américain de 16 ans, Kane Parsons.

Quatre ans plus tard, Parsons est sur le point de sortir le long métrage dérivé de sa série, avec l'acteur britannique-nigérian Chiwetel Ejiofor dans le rôle principal. Dans un autre genre, le créateur de *Severance*, Dan Erickson, a reconnu dès 2022 s'être inspiré des *backrooms* pour les décors de la série. L'histoire nous dira donc si les *lores* peuvent être convertis en argent sonnante et trébuchant. Mais le glissement de ce récit mythique vers la culture mainstream est enclenché: les espaces liminaux sont partout, avec des millions de posts sur Instagram et TikTok et des nombres de vues considérables.

Que fait l'art contemporain de cette imagerie populaire? Il y a, en fait, deux façons de répondre à cette question, selon la compréhension qu'on aura de la notion d'«espaces liminaux». Si on l'aborde dans un sens élargi, on ne peut que remarquer l'omniprésence de ces espaces désertés et malaisants

dans l'œuvre des artistes dès les débuts de la modernité bien avant qu'ils ne fleurissent sur le web. Il y a quelque chose de liminal dans les places vides peintes par Giorgio de Chirico dans sa période métaphysique, dans certains paysages magrittiens et dans le surréalisme en général, et dans les textes d'André Breton en particulier.

On trouve aussi trace dans les comptoirs sans vie des villes d'Edward Hopper, comme dans les photographies des zones urbaines explorées par Robert Smithson dans le New Jersey, dans les années 1960. Plus récentes, les installations de «chambres» auxquelles l'artiste allemand Gregor Schneider travaille dans sa maison de la Ruhr depuis les années 1980 constituent d'intéressantes sources visuelles pour ce phénomène. Les images de ces *Räumen* apparaissent d'ailleurs régulièrement dans les fils de discussion portant sur les espaces liminaux, comme si elles étaient de purs produits de la culture web.

Valentina Tanni cite quant à elle le travail du photographe new-yorkais Craig Kalpakjian. Dans les années 1990, ce photographe américain a développé une méthode pour modéliser informatiquement des espaces anonymes et produit des séries d'images très intrigantes à la frontière de la photographie et de la création numérique.

Cette approche élargie (pré-internet) de la notion caractérisée aujourd'hui le travail de l'artiste français Julien Discrit, pour qui la liminalité constitue une source d'inspiration de son travail récent. L'installation *Forever Repeat* (1958), présentée en 2023 à la Biennale de Lyon, comme le film *Edited Memories*

(2025) sont deux projets nés de sa visite du Memory Care Center de San Diego en Californie, un centre de traitement qui accueille notamment des malades d'Alzheimer, et utilise comme l'un des moyens thérapeutiques des espaces qui reconstituent de toutes pièces la vie matérielle en 1958.

Julien Discrit s'y attarde sur les décors et l'architecture, explique-t-il, «à la fois comme création d'un monde alternatif, traduction spatiale d'un certain état mental, et production d'un *good partitioner*». Mais il cite plus volontiers la chambre rouge du *Twin Peaks* de Lynch ou le surréalisme que les forums 4chan comme étant ses portes d'entrée dans l'imagerie liminale. Au-delà de l'esthétique qui a émergé depuis cinq ou six ans, c'est l'idée de l'espace au-delà de la limite, outre-réal. Un monde parallèle, onirique, le monde de la fiction. Ou un monde autonome et/ou vivant, hors du nôtre».

«Hyperalisme mathématique»

Si l'on s'en tient cependant à une conception plus stricte de ces espaces liminaux, celle d'un phénomène récent, natif du web, et constitué d'images produites numériquement, l'impart semble plus limité. L'imagerie liminale surgit par-ci par-là sous la forme de citation, suivant une pratique d'appropriation classique dans les arts visuels. Mais on en revient ici aux limites qui continuent d'exister entre l'art contemporain *stricto sensu* et le domaine de la création numérique, largement diffusée sur les grandes plateformes, mais souvent anonyme à force de viralité et de réappropriations.

L'artiste Jared Pike, créateur d'une série d'images et de vidéos de piscines carrelées qui ont connu un immense succès en ligne, les *pool rooms*, trace par exemple une frontière nette entre les créations d'artistes du XX<sup>e</sup> siècle et les siennes, évoquant leur hyperalisme mathématique, répétitif, parfait, et de fait, inquiétant, permis notamment par des technologies de rendu physique. Mais aussi leur lien symbolique à la «nostalgie et l'esthétique collectives liées spécifiquement à internet».

Si Pike vend des tirages imprimés de ses *pool rooms*, il considère donc que son travail «vit principalement dans le domaine numérique, là où il a pris naissance». Et nous voilà concrets pour l'éternité dans un espace liminal d'un autre genre, celui qui existe, flottant, entre les salles glacées des musées et des *Kunstthallen*, et le vaste monde de la création digitale, ces limbes dans lesquels nous nous perdons à vérifier si la texture du réel est la bonne. ■

«Les photographies policières des demeures de Jeffrey Epstein révèlent un liminal sans fiction. Ici, nul vertige numérique, le réel, bien réel, révèle des pièces désertées où perche l'inquiétude, entre visible et indicible. L'art se voit dépassé par un réel glaçant, où le décor même accuse ce qu'il prétend taire. On en juge à l'aune de ces clichés versés au dossier judiciaire – tels que ceux de la perquisition fédérale de 2019, visibles sur le site de la revue *Le Grand Continent*».

Jean-Stéphane Bron